NOTICE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE M. P. F. NICOLAS,

Docteur ès Sciences, Professeur émérite de l'académie de Caen, Docteur en Médecine, Correspondant de l'Institut de France et de la Société de Médecine de Paris, Membre des Académies des sciences de Nancy, Dijon, Caen, etc.

PAR F. BOISARD.

A CAEN,

De l'Imprimerie de F. POISSON, rue Froide.

1816.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES OUVRAGES

DE M. NICOLAS.

Si dans quelques-unes des carrières ouvertes au génie, le désir d'illustrer son nom peut être regardé comme l'unique mobile des concurrens, il semble qu'il n'en est pas ainsi dans celle des sciences. Tant de juges se croient compétens en matière de goût, le caprice y prend si souvent la place des règles, qu'il n'est pas difficile aujourd'hui de se frayer avec succès une route nouvelle dans le vaste champ de l'imagination. D'un autre côté, dans les lettres et dans les beaux arts, la perfection a ses limites auxquelles le talent peut se flatter d'atteindre de bonne heure : les sciences, indéfiniment progressives, n'en ont pas. A mesure que nous avançons, la carrière s'ouvre devant nous : elle s'étend même en raison des connaissances. Quelque longue, quelque laborieuse que soit notre vie, la mort nous surprend au milieu de nos projets : le savant n'a fait qu'ajouter quelques

pierres au monument dont, avant lui, on avait posé les bases, et l'édifice demeure imparfait. A cette considération, qui n'est pas encourageante, vient se joindre celle du petit nombre d'hommes qui nous tiendront compte de nos travaux. On peut donc penser que l'espérance d'une gloire incertaine ou trop éloignée ne suffit pas pour soutenir le courage de celui qui s'avance dans les routes obscures et incommensurables de la science, si on la sépare du désir ardent de connaître, et peut-être de cet autre mobile aussi puissant et plus noble, l'ambition de se rendre utile. Quelle pensée plus digne d'inspirer l'émulation que celle qui nous représente la société tout entière profitant du fruit de nos veilles! Combien elle a fait braver de dégoûts, surmonter de difficultés! Combien aussi méritent notre reconnaissance ceux qui, oubliant le soin de leur propre gloire, ont d'autant plus fait pour nous qu'ils ont moins fait pour eux!

Tel fut le professeur célèbre que nous venons de perdre et dont je vais rappeler les longs travaux. Cette entreprise serait sans doute trop au-dessus de mes forces, si je me proposais de donner à mon sujet tous les développemens qu'il comporte ; ce sera l'ouvrage d'une plume plus exercée que la mienne. La reconnaissance et l'amitié

vont répandre par mes mains quelques fleurs sur les restes d'un savant justement regretté, en attendant qu'un autre élève à sa mémoire un monument digne d'elle.

Pierre-François NICOLAS naquit à St-Mihel, petite ville du Barrois, le 26 décembre 1743. Sa famille était très-ancienne et avait occupé des charges importantes. Son père le plaça de bonne heure au collége des Jésuites de St-Nicolas, où il fit de si grands progrès que ses maîtres voulurent se l'attacher. Mais quelques ouvrages de physique et de chimie, tombés par hasard dans ses mains, avaient déjà développé en lui le goût de ces sciences qu'il cultiva depuis avec tant de succès. La chimie surtout devint son étude favorite. Quoique éloignée encore de ce degré de perfection, qui en fait presque aujourd'hui une science exacte, elle n'était pas alors sans éclat. Vogel, Macquer, Hoffmann, Spielman et d'autres savans avaient préparé, par des écrits philosophiques et des observations suivies, cette grande révolution que nous lui avons vu subir lorsque le génie de Lavoisier en eut embrassé l'étendue et calculé l'essor.

Le jeune Nicolas eut le bonheur de n'être pas contrarié dans ce goût naissant : on lui fit étudier la chimie, et bientôt après il fut employé

aux armées en qualité de pharmacien supérieur. C'était pendant la guerre de sept ans. Il eut l'avantage inappréciable d'avoir pour chef M. Bayen, déjà connu dans le monde savant, et dès-lors commença à s'établir entre eux une correspondance sur les matières de leur art, qui a duré jusqu'à la mort de ce dernier. Dans les sciences, cet échange d'observations, d'aperçus et de découvertes, présente presque toujours d'heureux résultats, et, en même-temps qu'il illustre les collaborateurs, l'estime et l'amitié qui en sont la suite, font la consolation d'une vie qu'une grande réputation n'exempte pas toujours d'amertume.

M. Nicolas, rentré dans ses foyers à la paix, fut nommé inspecteur honoraire des mines de France (1).

Depuis long-temps le gouvernement avait à se plaindre de la compagnie des mines de Ste-Marie et de la Croix de St-Hypolite, en Alsace. Le jeune chimiste, nommé commissaire spécial, s'assura des abus de l'ancienne administration, fixa la redevance du droit régalien et fit recevoir de nouveaux concessionnaires.

---

(1) En 1768.

A peine cette mission fut-elle remplie, qu'il publia une instruction sur la confection des eaux-de-vie dans le Barrois et la Lorraine ; instruction qui, en faisant succéder aux procédés de la routine une méthode simple et économique dont on reconnut bientôt les avantages, ouvrit au commerce de ces provinces une source féconde de richesses.

On sait que la Lorraine et l'Alsace sont abondantes en mines de fer. On y comptait, en 1772, plus de quarante forges et hauts-fourneaux ; mais on n'y fabriquait point d'acier. M. Delaporte, intendant de Lorraine, sentant quels avantages les particuliers et le gouvernement retireraient de cette branche d'industrie, chargea M. Nicolas de préparer une entreprise, dont il fallait à la fois démontrer la possibilité, indiquer les moyens, présenter les résultats. Ce nouveau travail fut couronné d'un succès éclatant. M. Nicolas fit sur les fers de ces provinces des expériences suivies qui le mirent à portée de reconnaître que tous ceux qui proviennent des minerais en roches pouvaient fournir d'excellent acier de cémentation. Son mémoire fut publié aux frais du gouvernement. La même distinction fut accordée à celui qu'il composa sur l'amélioration des salines de Dieuze, de Moyen-

vic, du Jura et du Doubs. Des vues utiles, des moyens simples, une profonde connaissance de la matière traitée font le caractère de tous ces ouvrages.

Tandis que l'administration s'enrichissait de ses lumières, il les portait sur des objets d'une utilité non moins générale. Une analyse détaillée des eaux minérales de Lorraine; un procédé pour rendre les plâtres de cette province propres à être employés à l'extérieur des édifices comme ceux de Paris; un autre procédé sur la manière de teindre le coton en noir et en rouge d'*Andrinople* : tels furent les objets de trois mémoires couronnés presque en même-temps par l'académie royale des sciences et belles-lettres de Nancy (1).

Ces travaux lui avaient acquis beaucoup de réputation. Les académies de Nancy et de Dijon s'étaient empressées de s'associer un membre si digne d'elles; la société d'émulation de Liége suivit bientôt cet exemple : c'était en

(1) On trouve dans un ouvrage imprimé à Hambourg en 1797, et intitulé : *La France littéraire*, un catalogue de ses ouvrages depuis 1771 jusqu'en 1796. Il s'en faut de beaucoup que la liste soit complète. Les bornes de cette Notice nous permettront à peine d'en indiquer quelques autres.

1779, le seul fruit qu'il eût recueilli de ses veilles. Mais, sous le Prince qui régnait alors sur la France, le mérite n'était pas long-temps oublié. Un des premiers bienfaits du Monarque avait été d'établir une chaire de chimie dans l'université de Nancy. Elle devint vacante, et le Roi y nomma M. Nicolas, alors démonstrateur de cette science dans la même université et médecin-conseiller de Sa Majesté (1).

On n'avait point attaché d'émolumens à cette fonction aussi honorable qu'importante. Le nouveau professeur l'exerça pendant cinq années sans aucune rétribution. Enfin, le 10 août 1785, Louis XVI lui accorda une pension de quinze cents livres, à dater du premier janvier de l'année précédente. Le brevet, consigné sur les registres du conseil-d'état, porte que Sa Majesté a pris cette détermination, *tant pour récompenser ses peines que pour lui donner des preuves de la satisfaction qu'elle a de ses services.*

Cette manière délicate de reconnaître les services rendus impose toujours l'obligation d'en

(1) Les patentes portent, selon l'usage, que le récipiendaire obtiendra le titre de docteur en médecine avant d'entrer en fonctions.

rendre de nouveaux, et la gratitude du Prince envers un sujet recommandable par ses talens, est, sous ce rapport, un bienfait pour tout son peuple. Des hommes, que la France honore aujourd'hui, se félicitent d'avoir eu M. Nicolas pour professeur; les arts se sont enrichis de ses découvertes et de ses travaux, qui jamais n'ont été pour lui l'objet d'une vile spéculation. Il pensait que les connaissances utiles sont, par leur nature, du domaine public, et que le pensionné d'un Roi de France doit toutes les siennes à ses concitoyens.

Les orages de la révolution n'épargnèrent pas les universités : on voulait renverser l'édifice social, on le sapa par les fondemens. La chaire de chimie de Nancy fut supprimée. Nommé l'un des juges de paix de cette ville pendant l'anarchie, M. Nicolas ne crut pas devoir refuser, persuadé que sous un mauvais gouvernement les hommes de bien doivent accepter les places où l'on peut servir ses concitoyens. Combien la pratique de cette maxime nous eût épargné de maux! Parmi ceux auxquels il eut le bonheur d'être utile, se trouve un prélat illustre qui, dans les jours de son exil, et depuis dans ceux de sa prospérité, n'a pas oublié les services qu'il lui rendit.

M. Nicolas fut bientôt appelé à d'autres fonctions. On le chargea d'un rapport général sur les salines de France. Le mémoire qu'il composa à ce sujet, et qui fut imprimé aux frais de l'état, se trouve dans les bibliothèques de tous les savans.

Appelé en l'an 5 à l'agence des monnaies, en remplacement de M. Bertholet, et nommé ensuite professeur à l'école de santé de Strasbourg, il n'avait pas accepté la première place, et quitta bientôt la seconde pour retourner à Nancy où il s'était marié. Ce fut à cette époque que l'institut le reçut au nombre de ses associés non-résidans. Des consultations de médecine, une histoire des maladies épidémiques qui avaient désolé le Dauphiné depuis 1775; le cri de la nature en faveur des nouveaux-nés, et plusieurs autres ouvrages, déterminèrent la société de médecine de Paris à lui faire le même honneur.

Ce fut également vers ce temps-là que, libre de fonctions publiques, il fit sur le phosphore ces belles expériences si estimées des chimistes, et qui lui valurent dans les écoles un surnom qu'il a long-temps conservé (1). L'histoire na-

(1) La première fois qu'il se présenta pour assister

turelle dut aussi à ses loisirs un ouvrage précieux sur l'art d'empailler et de conserver les animaux de toutes les classes.

Six ans après son retour à Nancy, il fut envoyé en qualité de professeur de chimie à l'école centrale de Caen. Outre les excellens élèves qu'il y forma, sa réputation attira un grand nombre d'amateurs distingués qui parcouraient avec éclat une autre carrière, mais qui pensaient avec raison que la chimie se rattachait à toutes les connaissances utiles. Il fut le premier qui fit sentir parmi nous tout l'avantage de cette nomenclature éternelle qui avait, pour ainsi dire, établi sur des bases impérissables l'édifice de la science. La rouille de l'alchimie avait disparu; mais ses termes barbares trouvaient encore dans les provinces de nombreux partisans. Le professeur attaqua avec succès les préjugés de la routine, et sut d'autant mieux convaincre qu'on vit en lui un homme convaincu.

Il publia à cet effet la première partie d'un ouvrage qui a pour titre : *Cours de chimie théorico-pratique*. On trouvera dans ses papiers la

---

aux leçons de l'éloquent professeur Fourcroy, le maître et les élèves lui témoignèrent les plus grands égards et le saluèrent du nom de *Nicolas-Phosphore*.

suite de cet important travail, que des circonstances particulières ne lui ont pas permis de mettre au jour. Ceux qui pensent que dans une matière où le fonds emporte la forme, les connaissances utiles ne peuvent être l'accessoire, excuseront sans peine dans cet ouvrage quelques légères taches de rédaction qu'il eût aisément pu faire disparaître, et tiendront compte à l'écrivain de cette clarté méthodique, qui met toujours le savant à la portée du lecteur.

A l'époque du rétablissement des universités, M. Nicolas fut nommé professeur de physique et de chimie à la faculté de Caen. Mais tant de travaux avaient altéré sa santé. Le goût de la solitude, le besoin d'une vie sédentaire et l'assurance d'être dignement remplacé, le déterminèrent bientôt à prendre sa retraite en faveur de M. Thierry dont le savoir et la réputation avaient devancé les années; et pour ne pas abandonner entièrement une carrière dans laquelle il pouvait encore faire quelques pas, il accepta la place de professeur de matière médicale à l'école de médecine établie près les hospices civils.

Il ne sortit plus que pour donner ses leçons et visiter quelques malades. Il avait acheté, dans un des faubourgs de la ville, un emplacement où il s'était bâti une maison et créé un jardin

dont la culture était un de ses délassemens. C'est dans cette retraite, visitée par un petit nombre de véritables amis, qu'il a passé les dernières années d'une existence que ses infirmités rendaient pénible et douloureuse. Mais rarement les maux physiques triomphaient chez lui de la force morale. Nous lui avons vu conserver jusques dans ses derniers momens, cette fermeté de caractère qui résiste aux plus grandes secousses, et qui n'est pas toujours un des attributs de la science. Que s'il est arrivé qu'on ait cru remarquer dans son abord quelqne teinte de rudesse, il ne faut pas s'en étonner : l'esprit d'application, qui heureusement n'exclut aucune des qualités du cœur, et l'habitude d'un travail opiniâtre, sont presque incompatibles avec ces dehors étudiés qui sont des titres dans nos sociétés maniérées, où l'on ne juge guères que sur les formes.

Dans les derniers temps de sa vie, ses amis le pressaient souvent de s'occuper de la collection de ses ouvrages ; ils ne purent vaincre son indifférence sur ce sujet. Modèle de science et d'abnégation, uniquement occupé du progrès de son art, il ne croyait pas qu'on dût en retirer d'autre fruit que la satisfaction d'y avoir contribué. Voilà pourquoi il a toujours pardonné si facilement les nombreux plagiats dont il a été l'objet. L'impor-

tant est de *semer*, disait-il, il se trouvera assez de *moissonneurs*. Avec des sentimens si nobles, on fait beaucoup pour son pays et peu pour soi-même : c'est ce qui lui est arrivé. Membre de presque toutes les sociétés savantes du royaume, il regardait moins cet honneur comme la récompense d'avoir fait, que comme l'obligation de faire, et travaillait pour toutes. On ne s'attend pas sans doute à voir paraître ici la liste de ses nombreux mémoires que lui-même avait oubliés. Tous présentaient des vues utiles : il savait qu'on en avait profité, et son but était rempli.

Sa dernière maladie ne fut pas longue. Il sentit d'abord qu'elle était mortelle. Encore ce paroxisme de douleur, et puis le repos ! disait-il à ses amis. Il se soumit, sans espoir, à une opération cruelle, et mit ensuite ordre à ses affaires avec le sang-froid et la précaution d'un voyageur qui part sans regret, mais qui s'éloigne pour toujours.

Ce fut le 18 avril (1816), à onze heures du soir, que la mort l'enleva aux sciences et à l'amitié. Quelques jours auparavant, il avait reçu les consolations de cette religion bienfaisante qui, dans ces momens suprêmes, ne nous permettant plus de regarder la vie que comme un temps d'épreuve qui finit, soulève le voile de l'avenir

et en proclame les espérances. Peu après il avait perdu l'usage de la voix; mais l'on put juger à la sérénité de ses traits, que cette âme forte et courageuse conserva jusqu'au dernier moment toute son énergie.

M. Nicolas laisse une veuve, un fils et une fille inconsolables de sa perte. (1)

---

(1) M. Nicolas fils, ex-pharmacien aide-major des armées, maître en pharmacie, essayeur des matières d'or et d'argent du département du Calvados, cultive avec succès l'étude des sciences médicales dans lesquelles il eut son père pour premier maître.